

## LA CHRONIQUE DE LULU (II)

## Des bourges et des barges

Deux soirs qui se suivent, deux mondes qui s'opposent. Mardi: Michel Fugain. Il illustre à merveille le terme désuet de «vedette». Fier de ses implants capillaires oxygénés, c'est en grand professionnel qu'il déroule son répertoire au parfum de déjà entendu. Ses mélodies qu'on se surprend parfois à siffloter parce qu'elles ont su coloniser sans esbroufe un coin reculé de notre mémoire. C'est du sirop contre les misères, des dragées contre les soucis et les tracés de la vie.

Le public à dominante quadra-quinqua-sexagénaire en redemande. Tenues coquettes, costumes-cravate. Une brochette de notaires en goguette fredonnent en sourdine. Ici, l'on raffole de ces ritournelles rassurantes qui balisent le monde comme un territoire connu, confortable et sans danger. Tout est bien ainsi, alors ne changeons rien: on risquerait de s'égarer. Les bourgeois ne se sont guère attardés au bar du CO2, aussi chaleureux que la conscience d'un banquier. Car, soyons sérieux, il faut vite rentrer: la récréation est terminée.

Mercredi: The Young Gods. Ce sont des sorciers habités par la hantise de se répéter. Pour l'occasion, ils ont glissé un ensemble de cordes dans leur chaudron. Ils y touillent avec ardeur les ingrédients d'une potion musicale, organique et orgasmique. Cap sur la *terra incognita*, en avant pour le voyage initiatique et la transe hypnotique. Les guitares secrètent des sonorités étranges et des percussions improbables crépitent dans des horizons sans cesse renouvelés.

Le public alterno-écologico-bobo écoute pieusement cette messe psalmodiée par le chaman Treichler et ses acolytes électro-acoustiques. Ce public sans cravate veut être surpris, bousculé, voire rudoyé. Ici, l'on rêve d'un monde qui reste à inventer. Et l'on rêvera jusqu'à très tard dans la nuit, au sein de l'accueillant Hôtel de Ville parfumé aux senteurs exotiques des cocktails du BarJack, tandis que dorment depuis longtemps les notaires dans leurs villas engourdis.

Marc Luthy

Ancien rédacteur de la défunte *Savonnette*, Marc Luthy a droit à une carte blanche pour cette dixième édition

## MICHEL FUGAIN

## Soirée nostalgie

«C'est un beau roman, c'est une belle histoire...» Mardi soir, la salle CO2 a vécu une ouverture de festival des plus conviviales avec Michel Fugain. Devant un public très «deuxième âge», le Grenoblois a déroulé un tapis rouge à plus de quarante ans de chansons gravées dans l'inconscient collectif: *Attention mesdames et messieurs*, *La fête*, *Fais comme l'oiseau*, *Les années guitare*... Très seyant dans sa veste en cuir et ses pantalons blancs, Fugain se démène comme un diabolin, cabotine avec le public, offre des fleurs (en plastique) à une fan invitée sur scène... Professionnel jusque dans ses bons mots entre les chansons, il étonne par sa voix toujours suave et ne boude pas son plaisir d'être sur scène, à 66 ans passés... Vous avez dit nostalgie?

En première partie, plus de quarante musiciens se sont succédé sur les planches pour présenter le projet *Chante la planète*. Un exercice de haute voltige, où le rock chatoyant de Clipperton a joué des contrastes avec les chansons très vertes de François Vé ou Thierry Romanens. Où les expérimentations de Feutre et Chandel se sont mesurées à celles de Marc Aymon (avec son ukulélé) ou K (et la pianiste malvoyante Sumita). Jérémie Kisling a, quant à lui, donné un premier frisson au public des Francomanias avec sa reprise toute douce de la *Chanson pour l'Auvergnat*, de Brassens, chantée en chœur par des spectateurs conquis d'avance. **CD**

## CHERHAL / DUTRONC / SIMON

## Précieux retour en scène



Yves Simon, dandy précieux et lettré

■ Une soirée comme on les aime. Avec trois artistes très différents, trois concerts de qualité... qui suscitent la discussion. Tel spectateur a été agacé par Dutronc, tel autre se montre subjugué par sa virtuosité manouche. Telle spectatrice affirme déjà avoir vécu, grâce à Yves Simon, LE concert des Francomanias, telle autre s'est ennuyée. Et l'on se dit qu'il est bon que ne règne pas l'unanimité...

Yves Simon créait l'événement mercredi à la salle CO2: qui aurait imaginé un jour voir le chanteur-écrivain aux Francomanias? L'année dernière, il mettait en effet fin à trente ans d'absence scénique. Son entrée est inhabituelle: il débute par un long monologue pour présenter ses musiciens, avant de lancer *Manhattan*. Atmosphère folk-classe, avec deux complices de longue date, Serge Perathoner au piano et Gérard Prévost à la basse (celui qui a inspiré le «Géraaaaard» de Coluche!), ainsi qu'un batteur et un guitariste.

Par la suite, Yves Simon alterne avec une force tranquille anciens succès et chansons récentes, tirées de son excellent dernier album, *Rumeurs*. Il se lance aussi dans de longs apartés, s'excusant d'être bavard, citant Proust. Un peu dandy-précieux, il raconte sa vie, rend un bel hommage à ceux qui lui ont «donné envie», Brassens, les Beatles, Gainsbourg et Dylan.

De sa voix fragile, Yves Simon se fait chroniqueur d'un quotidien nappé de nostalgie, enveloppé dans des mélodies délicates, parfaitement restituées ici. Entre profonde émotion (*Cet enfant*) et titres des années 1970-1980. En fin de ce concert classique, voici que défilent les incontournables *Diabolo menthe*, *Les jardins du casino*, *J'ai rêvé New York*, *Amazoniaque*, *Les Gauloises bleues*, seul à la guitare. Restait *Au pays des merveilles de Juliet*, accompagné par un public debout, qui, après s'être montré extrêmement attentif, lui a fait un triomphe.

Auparavant, Thomas Dutronc a balancé avec conviction son swing manouche. Très deuxième degré («Ni Dieu, ni maître... mais des frites!»), il s'est montré fidèle à son premier album, avec cette succession de morceaux instrumentaux et de chansons où sa voix rappelle un autre Dutronc, Jacques de son prénom. Au final, le concert virevoltant d'un groupe de cinq musiciens plutôt que d'un chanteur.

## Jeanne l'espiègle au piano

Quant à Jeanne Cherhal, elle a parfaitement lancé la soirée, avec son humour espiègle, son talent de musicienne et son naturel. Seule au piano, elle a donné un concert comme le public les aime, du genre «j'arrive avec mes partitions et je décide sur le moment ce que je chante».

Il faut talent et charisme pour réussir cet exercice. Robe noire et souliers rouges, Jeanne Cherhal l'a prouvé avec ses tranches de quotidien, ses histoires très drôles de filles (*Douze fois par an*, *Une tonne...*) et d'amour. Et ses reprises, comme *Non, non, rien n'a changé* (qui pensait entendre un jour une chanson des Poppys aux Francos?) et *Les amis de monsieur*, écrite il y a plus d'un siècle et que reprenait déjà Barbara. Une manière de se placer dans la lignée réalisticorigolote et dans celle de la plus haute tradition française. Et ce n'est même pas prétentieux. **Eric Bulliard**

## UNDERSCHOOL ELEMENT / THE YOUNG GODS

## Deux voyages sous hypnose

■ Rarement l'Hôtel de Ville aura vécu tel voyage initiatique. Sur une scène soudain toute petite, The Young Gods ont envoûté, mercredi, un public qui ne demandait qu'à prendre son envol. Accompagnés du quatuor de cordes Barbouze de chez Fior, ils ont revisité leur répertoire en français avec une rare prestance.

D'abord en acoustique, le groupe a pris le public par la main pour lui ouvrir les portes de sa balade expérimentale. Dès *La fille de la mort*, l'Hôtel de Ville a quitté la pesanteur. Une ivresse joyeuse n'a pas tardé à envahir la salle sitôt la reprise sous hypnose du *Ghost rider* de Suicide.

Des titres les plus industriels (*Longue route*, *Envoyé*) aux plus atmosphériques (le sublime *Elle pleut* ou *Charlotte* et le fameux œuf d'Al Comet), les chansons des Jeunes Dieux passent haut la main l'examen du décalage et du ralentissement. A l'image de *L'amourir*, navire amiral du son synthétique des Young Gods, qui prend soudain des atours de sérénade baroque grâce aux arrangements ésotériques de Frédéric Rody.

Comme si la beauté irréelle de ces versions apaisées ne suffisait pas, le groupe est alors passé derrière les machines pour l'assaut final. Toujours escorté des cordes, il

a balancé trois titres ultrapuissants, comme pour dire que la musique se ressent parfois autant dans l'abdomen que dans les tympans... Enfin, le groupe a ouvert grand la voilure en terminant le set par *L'eau rouge*, titre séminal et fondateur de leur carrière, et *Freedom*, de Richie Havens.

En première partie, les Gruériens d'Underschool Element ont donné un concert extatique. En

tenue bleue de pompiers (!), le quatuor a tenu en haleine un public venu en ami. Sous la houlette de Grégoire Gachet, vocaliste acrobatique et virevoltant, le concert est parti sur les chapeaux de roue. Dès *Funambule*, l'Hôtel de Ville a tressailli sous les coups de boutoir de la basse de Romain Gachet.

Puisant largement dans l'album *Tango* (2007), Underschool Element a misé sur l'énergie et la musi-

calité de ses compositions, où fleurit encore l'influence lointaine de Rage Against The Machine. Mais, lors du rappel, les Gruériens ont pris le public à contre-pied, en proposant trois titres acoustiques à l'élégance énigmatique. Une nouvelle ouverture pour le quatuor, qui a séduit bien au-delà du cercle de ses fans.

Christophe Dutoit



Jessica Genoud

## AVEC UN F COMME FONDUE

Sarclo (avec sa «bonne amie»), Stéphane Blok et Thierry Romanens étaient réunis jeudi à Bulle, pour une sorte de «match retour»: les trois «chantistes», comme dit Sarclo, avaient accepté de débattre du festival et de la chanson romande dans *Avec un F comme chanson*, le livre souvenir paru pour cette dixième édition des Francomanias. Une visite au festival marquée par l'incontournable passage au Café de la Gare. **GRU**